

Luis Izcovich *

Je me suis servi, pour ma lecture de ces pages, de ce que Lacan a dit ailleurs sur le même sujet. Le Lacan de *Télévision*, au moins dans les pages qui nous reviennent à commenter ce soir, doit se lire au minimum avec le Lacan qui a rédigé la même année de *Télévision* la « Note italienne ¹ » et un peu plus tard la « Conférence de Genève ² » et « La troisième ³ ». Mais aussi avec le Lacan du séminaire *L'Identification* dans lequel il déplie sa lecture de Kant. Je veux préciser ces deux points.

La question qui lui est posée ici est : que puis-je savoir ? Lacan lui-même s'était interrogé vingt ans plus tôt sur ce que l'analyste a à savoir. La question qui porte sur « que puis-je savoir ? » vient de Kant et, avant de répondre, Lacan replace le problème en commençant par : « Mon discours n'admet pas la question de ce qu'on peut savoir ⁴ [...] », ce qui est une façon d'interroger les conditions d'accès au savoir car l'analyse prend son départ d'un savoir supposé. Puis, il pose que la question est « incongrue ⁵ » et même « folle ⁶ ». Elle l'est car c'est une question complexe à plusieurs niveaux. Qualifier cette question d'incongrue est aussi une façon de dire qu'il faut s'entendre d'abord sur ce qu'est le savoir pour la psychanalyse. Ce qui fondamentalement intéresse Lacan, notamment à partir de la « Proposition sur le psychanalyste de l'École ⁷ », c'est le rapport du sujet au non-savoir au point d'en faire la méthode d'accès au savoir.

Est en jeu ici le savoir en psychanalyse, et ce qui le distingue du savoir dans la philosophie et dans la science. Lacan condense dans ces pages sa réponse, le contexte l'exige, ce qu'il développe ailleurs, comme je l'ai dit. Ainsi, il avance que le discours analytique répond à la question « Que puis-je savoir ? » par le biais de poser une condition : ce qu'on peut savoir c'est uniquement à travers le langage. Cela exclut toute autre forme d'accès au savoir. Dès lors, Lacan ajoute une question à la question sur les limites de ce qu'on peut attraper concernant le savoir.

Il dit : « question de logique ⁸ ». Mais laquelle ? C'est l'idée qu'il y a une logique signifiante inconsciente. Cela exclut l'accès au savoir par d'autres données que celles du langage, les autres données étant les sens, les

formes, les images. D'une certaine façon, c'est une réponse freudienne. On ne peut savoir qu'à partir de ce qu'on arrive à traduire du refoulement et la limite logique est celle posée par le refoulement originaire. Mais Lacan va plus loin, j'y reviendrai.

Reprenons sa réponse. Elle part de ceci : il faut séparer sa position à l'égard du savoir de celle de Kant. Une première remarque s'impose : il convient de distinguer, à partir de Lacan, connaissance de savoir, d'une part parce que la connaissance peut être illimitée, pas le savoir, au moins pour la psychanalyse, d'autre part parce que la connaissance relève du moi, le savoir relevant de l'articulation des signifiants dans l'inconscient. C'est la thèse classique de Lacan, le savoir est le S2 qui s'articule au S1 dans la chaîne signifiante. Or, l'inconscient excède la connaissance, ce qui introduit une conséquence, l'analyste loge le savoir dans l'inconscient.

Suivons le changement de Lacan par rapport à Kant. Tout d'abord la question des limites au savoir. Je fais un bref détour sur le savoir chez Kant. Pour ce dernier, le savoir a pour visée l'accommodation entre le sujet et l'objet. Le savoir concerne ce qui est observable et représentable. Dans ce sens, ce qui fait limite au savoir, ce sont les conditions *a priori* de notre connaissance. Pour effectuer l'accommodation aux objets, au monde donc, il y a l'opinion, la foi ou le savoir. C'est ce qui règle le rapport entre savoir et vérité, entre subjectif et objectif. Selon Kant, vous pouvez tenir quelque chose pour vrai de trois façons différentes suivant la qualité des raisons qui vous amènent à le tenir pour vrai :

- si les raisons en sont subjectivement et objectivement insuffisantes, nous parlerons d'opinion (*Meinung*) ;

- si les raisons en sont subjectivement suffisantes, mais objectivement insuffisantes, nous parlerons de foi (*Glaube*) ;

- si les raisons en sont subjectivement et objectivement suffisantes, nous parlerons de savoir (*Wissen*).

Kant limite le savoir à la connaissance. Et la foi apparaît comme recours nécessaire pour pallier les limites du savoir. Dans tous les cas, Kant fait ressortir que, dans l'élaboration de la science, c'est l'initiative du sujet pensant et de ses structures cognitives *a priori* qui en fonde l'objectivité. L'esprit impose ses structures *a priori* aux données du monde. Kant montre que c'est en tenant compte de l'activité du sujet connaissant que l'on peut expliquer la possibilité d'une connaissance objective. L'impératif catégorique de Kant qui énonce : « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe d'une législation universelle ⁹ » connecte le particulier à l'universel.

Une des questions de ce soir est : qu'ajoute Lacan par rapport aux autres commentaires faits sur Kant ? On le sait, si le pari de l'analyse porte sur le singulier et la contingence, on en déduit que le rapport au savoir s'oppose à la proposition de Kant. Il s'agit de voir en quoi. Mais le risque pour le lecteur de *Télévision* est de s'en tenir à ce que Lacan a pu dire ici sur Kant alors que sa proposition sur Kant, ailleurs, permet de cerner une autre dimension : ce qui, chez Kant, prépare la position de Lacan. Ce n'est pas Lacan opposé à Kant mais ce que Lacan extrait de Kant, pour sa propre conception. C'est ce que Lacan désigne comme « pierre d'attente », à savoir ce que Kant ne pose pas mais anticipe : la division du sujet, et même l'inconscient. Ainsi, Lacan montre que tout ne se résume pas chez Kant au lien entre le jugement particulier et l'universel, parce que ce dernier pose, non seulement le jugement singulier qui exclut de l'extension un prédicat déterminé, mais aussi ce qu'il désigne comme ce qui opère la synthèse : « l'âme aveugle », à savoir une dimension qui participe de l'unité sans que cela puisse s'expliquer.

Le jugement singulier n'appartient donc pas à la logique classique, celle du carré de l'universel affirmatif ou négatif, ni au particulier affirmatif ou négatif. Le jugement singulier concerne une seule chose. Puis Kant ajoute le jugement « infini ».

L'« âme aveugle », notion étrange, a une fonction de synthèse, ce qui est autre chose que la combinaison de concepts. Donc, il y a du nouveau chez Kant par rapport à la logique basée sur Aristote. Ainsi, on peut trouver chez Kant du non-conscient ; néanmoins, on ne trouve pas ce que Lacan appelle *les faits de l'inconscient*. À ce propos, Lacan indique que ce qui a changé depuis Kant ce sont les faits de l'inconscient et qu'une logique mathématique s'est développée au point même de laisser ouverte l'idée que les faits de l'inconscient sont pour quelque chose dans le développement de cette mathématique. Un fait, par définition, ne se contredit pas. D'un fait on dresse un constat. Un fait n'est pas de l'ordre de la croyance. Lacan, en posant cette logique mathématique contemporaine donc de la psychanalyse, met en évidence ce que Kant n'a pas accompli, une critique de la logique classique. Il est certain qu'avec Kant on reste avec l'idée d'unité. Le jugement fournit l'unité, il fait la synthèse entre les concepts. Donc, il existe chez l'humain une fonction de synthèse.

J'en viens à Lacan. Les questions sont : qu'est-ce qu'un savoir pour la psychanalyse ? Qu'est-ce qui le fonde ? Et quelle est sa visée ? La thèse de Lacan est que l'inconscient est savoir qui trouve son support dans *lalangue*, l'inconscient est défini comme savoir sur le réel. Autrement dit, l'inconscient

est une élaboration de savoir qui se fonde sur un réel qui lui est propre. Donc le savoir visé dans l'analyse est celui qui cerne les coordonnées du désir, un savoir propre au sujet et à lui seul, mais qu'il ne sait pas attraper. L'inconscient, savoir inscrit de *lalangue*. *Lalangue* est le support de l'être parlant. Le réel pour la psychanalyse est singulier et contingent.

La question porte alors sur ce qu'on peut extraire à partir du discours analytique. Le savoir comme articulation signifiante, c'est ce que Lacan avance depuis l'introduction de la logique signifiante. Maintenant, si on parle de pratique et d'expérience analytiques, c'est parce qu'il y a une dimension de savoir qu'on ne sait pas à l'avance. C'est le savoir comme bénéfice épistémique. Autrement dit, ce qu'on ne peut savoir que si on a fait une analyse. C'est ce que Lacan dit de façon plus précise lors de la « Conférence de Genève » : il pose d'une part qu'on sait sans savoir, d'autre part qu'on n'a pas besoin de savoir qu'on sait ¹⁰.

Autrement dit, le savoir inconscient est le savoir que le sujet ne sait pas. Quand on dit, un réel propre au sujet, c'est pour le distinguer d'un réel propre à la science. Lacan pose pour la science un savoir dans le réel, ce qui veut dire que, qu'on le sache ou pas, il y a ce qui fait que ça marche dans le réel. Or, pour la psychanalyse, il y a ce qui ne marche pas dans le réel, la non-inscription du rapport sexuel dans l'inconscient. À ce propos, il convient de se référer à « La troisième » : « Le réel réel, [...] le vrai réel [...] nous pouvons accéder [...] par] la voie scientifique, c'est-à-dire les petites équations. De ce réel nous [la psychanalyse] nous en sommes tout à fait séparés ¹¹. »

On trouve dans ces pages de *Télévision* l'argument qui objecte à la philosophie de Kant : la maxime universalisante à laquelle Lacan oppose la singularité du savoir analytique, c'est-à-dire le savoir inconscient. La réponse de Lacan, en substance, à ce qu'on peut savoir, c'est qu'il faut partir de la structure du langage. Puis il introduit la question de la limite ¹², ce qui permet de reformuler la question ainsi : quelles sont les limites quant à ce que je peux savoir ? Il répond que c'est une question de logique. Mais de quelle logique s'agit-il ? Si ensuite Lacan fait référence au discours scientifique et à « l'alunissage ¹³ », en indiquant l'irruption d'un réel, c'est pour noter qu'un discours ordonne une logique, mais quelque chose peut faire exception ou discontinuité à la logique, c'est ce qui est hors discours, un avènement du réel. Or, il reprend l'alunissage notamment dans « La troisième » pour indiquer que c'est un gadget effet d'un discours.

Comment Lacan évoque-t-il le réel de la science dans *Télévision* ? Il reprend Newton répondant à la question de ses contemporains qui lui

demandaient comment chaque masse savait la distance des autres ¹⁴. La question posée à Newton est : « Comment les planètes et les particules savent-elles où elles doivent se placer en fonction de ces formules ? » Il répond : « Dieu, lui, le sait. » Dieu est donc nécessaire. Le Dieu de Newton est le nom qu'on donne à une supposition dans le réel. C'est entré dans le langage. Quand on ne sait pas, souvent on dit : « Dieu seul le sait. » Autrement dit, Dieu est le nom de ce qu'on ne peut pas savoir. C'est un nom du réel. L'hypothèse Dieu n'est pas écartée par la science.

Cela veut dire que le réel n'a pas besoin d'être su pour fonctionner. C'est ce que veut dire un savoir dans le réel. Donc, du savoir dans le réel nous indique l'opération visée par le scientifique. Il se fait sujet qui loge un savoir dans le réel. Ce n'est pas qu'il y a des signifiants dans le réel mais qu'on peut en fabriquer. C'est ce que visent les formules mathématiques.

Lacan ajoute à propos d'« alunissage », « le discours politique entrant dans l'avatar ¹⁵ ». Déjà dans l'« Acte de fondation », il avait évoqué l'alliance entre le politique et le scientifique en dénonçant la dérive politique qui « se hausse d'un conditionnement universel ¹⁶ ». Un avènement du réel s'est produit, effet de deux discours qui ont convergé. La conquête de l'espace a été avant tout un programme politique américain. Cela montre qu'un avènement du réel est déterminé par des signifiants qui le conditionnent. L'avènement indique l'émergence, donc l'accès. Une chose est l'accès par la formule, une autre par l'effet (par exemple, l'alunissage). Donc les objets se situent entre la formule et le réel.

Puis Lacan passe au véritable enjeu, le réel de la structure, cette fois-ci du langage. C'est ce qui montre que le réel de la science n'est pas le même que le réel de la structure à quoi l'analyste a affaire. C'est pourquoi il évoque la langue. En formulant « ce qui de la langue ne fait pas chiffre ¹⁷ », il pose que la langue n'est pas le réel de la structure. Le chiffre est ce qui de la jouissance se localise. La langue est à déchiffrer ¹⁸. Par ailleurs, quand Lacan pose que le « sujet de l'inconscient, lui, embraye sur le corps ¹⁹ », il reprend ce qu'il avance dans d'autres endroits de *Télévision*, autour des mots qui font mouche sur le corps. Aussi, il introduit un écart avec sa propre conception selon laquelle le sujet est l'articulation entre un S1 et un S2. Cela reste juste, mais deux faits sont ici à passer au microscope. D'une part, qu'il n'y a de sujet que par le rapport à l'inconscient. L'inconscient travaille, « il produit à l'aveugle ²⁰ ». On peut se demander si ce n'est pas par rapport à Kant, qui formule que la synthèse, effet de l'imagination, est une fonction de l'âme aveugle, indispensable, sans laquelle nous n'aurions absolument aucune connaissance, et dont nous sommes rarement conscients.

La question devient : que puis-je savoir à partir du discours analytique ? Soit ce que l'analyse peut capter, ce qu'un sujet peut savoir à propos de son inconscient. Quel savoir en plus est apporté par le déchiffrement de l'inconscient ?

Puis, il est question du réel et de la façon d'attraper le réel par le symbolique. La question est ce qu'on peut savoir de l'inconscient en tant qu'articulation mais aussi ce que l'inconscient permet d'attraper du réel.

Je reviens à la logique à laquelle Lacan fait ici référence qui montre un réel autre que celui posé par Freud. La question est celle entre logique et mathématique moderne à partir notamment du théorème de Gödel qui effectue la démonstration d'incomplétude. Là où pour Newton il y a Dieu, Gödel pose l'incomplétude comme un reste irréductible et sans raison, c'est une négativité au cœur de la structure. C'est ce reste qui est en affinité avec la visée d'une analyse où le réel dépend de la brisure des semblants. La réponse est : il faut connaître la limite de l'impossible que seule la logique impose.

D'une certaine façon, à la question : que puis-je savoir ? Lacan répond à partir du réel de la structure, soit par l'opération d'attraper ce qui, de la langue, ne fait pas chiffre, le chiffre, ici, étant le réel. Il y a l'idée que les signifiants énigmatiques du sujet se déchiffrent, mais aussi les signes de l'inconscient. Autrement dit, Lacan donne une perspective à l'interprétation, celle d'attraper les signes du réel. Lacan pose qu'il se détache de Kant du fait de la découverte des faits de l'inconscient. Il y a ici l'idée d'un fait qui est autre chose qu'un mythe. « [...] "le retour" de ces faits la suscitait ²¹. » Lacan fait référence à l'après-Kant. Il ne fait pas seulement référence à la découverte de l'inconscient mais aussi à celle de la logique mathématique, « une logique s'est développée de la mathématique ²² ». On peut se demander si la référence n'est pas celle de l'incomplétude et de l'inconsistance en logique. Lacan dit : « comme si [...] "le retour" de ces faits la suscitait ». Il ne dit pas bien sûr que les faits de l'inconscient suscitaient cette logique, mais il indique une correspondance temporelle.

Après Kant, il y a l'inconscient et la logique qui suit celle des mathématiques qui correspond à celle de l'inconscient. C'est l'incomplétude mise au jour en 1931. À cette date, Gödel a mis l'incomplétude là où la métaphysique du XVII^e siècle décrit un Dieu du savoir qui calcule, comme l'ont dit Leibniz et Spinoza. C'est un Dieu qui connaît les mathématiques. Autre chose est ce qui s'attrape à partir du discours analytique : le savoir à la place de la vérité. La logique de Gödel n'est pas la logique d'Aristote ni celle de Kant, mais inclut la dimension de l'incomplétude signifiante. Lacan va plus loin. Sa proposition n'est pas de poser uniquement la limite comme

l'impossible accès au refoulement originaire, mais d'introduire l'idée d'un réel qui fait irruption. Ce qui pose l'existence de deux réels. Un réel est l'impossible à dire tout à partir de la logique signifiante, c'est une limite au savoir. Avec l'idée de l'irruption d'un réel, est souligné ce qui émerge comme faisant trou entre les signifiants. L'appui pour Lacan est le réel de la science. Le sujet est sujet de l'inconscient, sujet du fait d'être dans le langage mais pas uniquement langage. Il n'est pas résorbable par le langage. Puis Lacan parle de l'incidence du discours politique comme participant à l'avènement d'un réel, l'alunissage. Il démontre ainsi que les discours affectent le réel.

En introduisant l'idée du réel de la structure et en posant la question : à quoi servira l'émergence de ce réel-là ? Lacan distingue ce réel, du réel de la science. C'est une façon de dire : qu'apporte la psychanalyse dans un monde où le réel est déterminé par la science en conjonction avec le discours politique ? Le réel de la science passe au savoir, ce qui donne les formules mathématiques. Le réel dans l'analyse, lui, ne passe pas forcément au savoir, il y a un reste irréductible. C'est pourquoi Lacan prend appui sur la logique. Elle touche au réel à le rencontrer, ce savoir, comme impossible. De cela, Lacan extrait une conséquence, dans son texte « Peut-être à Vincennes ²³ », quand il pose que la logique est science du réel.

*[↑](#) Intervention au séminaire École 2021-2022 « Jacques Lacan, *Télévision*, Question VI », à Paris le 18 novembre 2021.

- 1.[↑](#) J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001.
- 2.[↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes*, 1985, p. 5-23.
- 3.[↑](#) J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, conférence de presse au Centre culturel français, Rome, 29 octobre 1974.
- 4.[↑](#) J. Lacan, *Télévision*, Paris, Le Seuil, 1974, p. 58.
- 5.[↑](#) *Ibid.*
- 6.[↑](#) *Ibid.*, p. 60.
- 7.[↑](#) J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, *op. cit.*
- 8.[↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 59.
- 9.[↑](#) E. Kant, *Critique de la raison pure*, Paris, PUF, 1968, p. 30.
- 10.[↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *art. cit.*, p. 10.
- 11.[↑](#) J. Lacan, « La troisième », *art. cit.*, p. 31.
- 12.[↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 59.

13. [↑](#) *Ibid.*
14. [↑](#) *Ibid.*
15. [↑](#) *Ibid.*
16. [↑](#) J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 232.
17. [↑](#) J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 59.
18. [↑](#) *Ibid.*
19. [↑](#) *Ibid.*, p. 60.
20. [↑](#) *Ibid.*, p. 59.
21. [↑](#) *Ibid.*
22. [↑](#) *Ibid.*
23. [↑](#) J. Lacan, « Peut-être à Vincennes... », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 314.